

chasseurs y joignit un petit morceau de bois vert dont il avait mâché le bout, de manière qu'il formait une brosse. Ensuite on s'embarqua. Des deux côtés s'élevaient des montagnes couvertes de neige. Le 26 on se trouvait à l'embouchure d'une rivière arrivant de la droite; c'était l'affluent le plus considérable de l'Ondjigâh que l'on eût vu depuis que l'on se trouvait dans les montagnes.

« Quoique le soleil eût lui toute la journée, dit Mackenzie, l'air était si froid, que nos gens qui travaillaient avec vigueur, n'osèrent pas ôter leur casaque de gros drap. Le voisinage des montagnes couvertes de neige et de glace, contribuait sans doute en partie à cette température rigoureuse; mais elle provenait surtout de la grande élévation du pays. La hauteur la plus considérable des monts qui nous environnaient, n'était pas de plus de 1500 pieds; généralement ils n'en avaient que la moitié; à leur pied, dans les endroits où la neige était fondue, les feuilles des arbres commençaient à pousser; un peu plus haut, tout se ressentait encore de l'hiver; vers le sommet, les arbres étaient très-rares. »

On se remit en route le 27 mai, et l'on continua de naviguer au milieu des montagnes. Mackenzie ayant quelques jours après écrit une longue lettre, dans laquelle il donnait des détails sur les fati-

gues et les dangers qu'il avait essuyés jusqu'alors, l'enveloppa dans de l'écorce d'arbre, puis la renferma dans un baril de rum que l'on venait de vider, et l'abandonna ainsi au cours de la rivière, espérant qu'elle finirait par arriver au fort Chi-piouyan.

Bientôt les montagnes s'écartèrent, et la vue put se porter au loin; l'on espéra donc que l'on ne tarderait pas à les laisser en arrière; mais l'on aperçut qu'à peu de distance d'autres se prolongeaient du nord au sud.

Etant arrivé à un point où la rivière se partage en deux bras, l'un venant du nord-ouest et l'autre du sud-est, Mackenzie, s'il en avait eu ses propres idées, serait entré dans le premier, parce qu'il supposait qu'il conduisait plus près de la partie du Grand-Océan qu'il désirait voir; « mais un vieux Indien qui avait souvent fait la guerre dans ces contrées, dit-il, m'avait recommandé de ne pas prendre cet affluent, qui à peu de distance se partageait dans les montagnes. Il avait ajouté que d'ailleurs on ne rencontre pas de grande rivière de ce côté, tandis qu'en suivant le bras qui arrivait du sud-est, je trouvais un portage d'une journée de marche, et je parviendrais sur les bords d'une grande rivière, où les naturels habitent des îles et construisent des maisons.

« Les avis du vieillard me paraissaient si sages,

que je résolus de m'y conformer; j'ordonnai donc à mes gens d'entrer dans le bras oriental qui était moins large, mais paraissait plus rapide que l'autre. Cette double raison portait mes Canadiens, et surtout mes Indiens, qui étaient déjà très-las de voyager, à vouloir choisir ce dernier bras; leurs sollicitations pour m'y déterminer redoublèrent quand ils virent la difficulté que nous avions à refouler le courant dans la branche où nous entrions. Nous marchions lentement, ils étaient mécontents. Je parvins à les calmer, et à ranimer leurs espérances, mais je leur fis sentir en même temps que j'étais bien décidé à poursuivre ma route.

Jamais Mackenzie n'avait vu autant de travaux de castors que dans une partie de ces cantons; en quelques endroits ces industrieux animaux avaient abattu de grands peupliers sur plusieurs acres d'étendue. On en aperçut aussi plusieurs; dans d'autres endroits, on avait rencontré fréquemment des ours.

Depuis que l'on naviguait au sud, on se trouvait renfermé entre des montagnes couvertes de forêts; la rivière n'avait pas plus de 100 pas de largeur. Le 10 juin on sentit tout-à-coup une odeur de fumée, et peu de temps après, on entendit dans les bos, comme un bruit de gens qui couraient en désordre. Cette rencontre inattendue occasionna une certaine inquiétude, parce que

l'on ignorait le nombre des naturels; on se dirigea donc vers le point opposé. A peine on fut au milieu de la rivière, qu'on vit sur une hauteur deux Indiens qui brandissaient leurs lances, déployaient leurs arcs et leurs flèches, et accompagnaient de grands cris ces gestes menaçans.

L'interprète essaya de les rassurer et leur promit des présens; au lieu de se fier à ce discours, ils répondirent que si l'on avançait davantage avant qu'ils fussent certains que les intentions des voyageurs étaient paisibles, ils les perçeraient de leurs flèches. On ne s'attendait certainement pas à autant d'assurance et de résolution de la part de ces Indiens. Comme on ne voulait pas les choquer, on s'arrêta, on s'expliqua mutuellement; ils consentirent à laisser débarquer, toutefois en montrant encore beaucoup de défiance. Enfin, ils quittèrent leurs armes, Mackenzie s'approcha d'eux, et leur prit la main; alors l'un d'eux tira un couteau caché dans sa manche, et le lui présenta en tremblant, en signe de soumission. Ils avaient entendu parler des hommes blancs, mais c'était la première fois qu'ils en voyaient.

Quand ils furent bien rassurés par les présens qu'on leur fit, Mackenzie essaya d'obtenir d'eux des renseignemens sur le pays. Il fut bien surpris d'entendre qu'ils ne connaissaient pas de rivière du côté de l'ouest; ils arrivaient en ce moment des

bords d'une autre éloignée de onze jours de marche par terre ; les Indiens qui vivaient sur ses rives et sur celles d'un lac contigu , leur fournissaient du fer en échange de peaux d'animaux. Ces Indiens entreprenaient des voyages d'une lune pour aller trafiquer dans le pays d'autres peuples qui habitaient des maisons , et ces derniers allaient de même jusque sur le bord de la mer ou du lac Puant , où ils commerçaient avec des hommes blancs qui arrivaient sur des canots gros comme des îles.

Mackenzie supposa que la crainte ou tout autre motif empêchait ces Indiens de lui communiquer ce qu'ils savaient ; il leur promit donc que s'ils le conduisaient sur les bords de la rivière qu'il cherchait , il viendrait à son embouchure avec de gros canots pareils à ceux dont leurs voisins leur avaient parlé , et qu'il leur apporterait des marchandises et des armes qui les mettraient en état de se défendre contre leurs ennemis. Ils persistèrent à soutenir qu'ils ignoraient s'il y avait une rivière telle que celle dont il parlait. Ces Indiens , peu nombreux , avaient l'air de vivre dans des tranches continuelles ; ils racontaient que pour éviter les attaques auxquelles ils étaient sans cesse exposés , ils se tenaient presque toujours dans des lieux escarpés où ils périssaient souvent de froid et de misère.

Le lendemain Mackenzie renouvela ses sollicitations , et reçut les mêmes réponses que la veille. Cependant un des Indiens finit par parler d'une grande rivière coulant au sud , et dont une des sources se trouvait près de celles de la rivière que l'on remontait. « Il ne faut , disait-il , traverser que trois petits lacs et autant de portages , pour atteindre une petite rivière qui se jette dans la grande ; mais celle-ci ne porte pas ses eaux jusqu'à la mer. Là les indigènes bâtissent des maisons , habitent des îles et forment un peuple nombreux et belliqueux. » A la prière de Mackenzie , il traça sur une écorce d'arbre , avec un charbon , la route à suivre pour arriver à la source de l'autre rivière ; quant à ce qu'il avait dit de son embouchure , cette assertion fut attribuée à son ignorance.

Ces Indiens sont de petite stature , et maigres. Ils se percent la cloison du nez , et pourtant n'y portent pas d'ornement. Ils s'arrachent la barbe. Leurs cheveux flottent en désordre sur leurs épaules. Ils sont vêtus de longues robes de peaux qu'ils serrent avec une ceinture de cuir extrêmement dur ; ils se couvrent les jambes de guêtres fort longues. L'habillement des femmes ne diffère de celui des hommes que par un tablier noué autour des hanches. Elles sont généralement plus robustes , proportionnellement plus grandes et beau-

coup moins propres que les hommes. Elles tracent sur leur visage une raie noire qui passe au-dessous des yeux et va d'une oreille à l'autre. Elles ont des ornemens en verroterie blanche, et des bracelets de corne et d'os. Les hommes ont des colliers de griffes d'ours.

Leurs arcs ont un de leurs bouts armé d'une pointe de fer, et dans l'occasion, ils s'en servent comme d'une pique; leurs flèches sont très-bien faites, ailées et barbelées. Ils ont aussi des lances, des couteaux et des haches en fer. Leurs lignes et leurs filets sont en écorce de saule et d'ortie; les hameçons sont en os. Tous leurs vases sont en bois ou en écorce. Ils frottent les peaux de leurs vêtemens avec une terre brune qui les empêche de se roidir quand ils ont été mouillés.

Mackenzie vint à bout, à force de présens, d'engager un de ces Indiens à lui servir de guide jusque chez les premiers Indiens que l'on rencontrerait sur le bord des petits lacs dont la rivière devait sortir.

Le 10 juin on se rembarqua, le guide paraissait moins affecté de son départ que ses compatriotes; ceux-ci manifestaient de vives inquiétudes pour sa sûreté. Le lendemain l'interprète l'engageait à ne rien craindre de la part de Mackenzie, à lui être fidèle, et surtout à ne pas profiter de la nuit pour s'enfuir; ce sauvage lui répondit: « Com-

« ment est-il possible que je quitte la demeure du
« Grand-Esprit? Quand il me dira qu'il n'a plus
« besoin de moi, je retournerai auprès de mes
« enfans. » « Cependant, observe Mackenzie, à
mesure que nous avançâmes, il perdit, et certes
avec raison, l'idée exaltée qu'il avait de moi. »

On voyageait au milieu des montagnes qui se croisaient dans plusieurs sens; elles étaient de forme arrondie, boisées dans la plus grande partie de leur hauteur et couronnées de neige. On quitta le bras principal de la rivière qui n'avait pas plus de dix pas de large; selon le guide, il ne remontait qu'à peu de distance, et n'était alimenté que par la fonte des neiges. En effet on les voyait remplir une vallée profonde dans laquelle elles s'élevaient presque autant que les montagnes.

Le bras dans lequel on entra était plus étroit que l'autre, le courant ne s'y faisait presque pas sentir. Les sinuosités étaient si multipliées, que l'on avait quelquefois de la peine à faire avancer le canot. Au bout d'un mille, on atteignit un petit lac dont l'embouchure était presque entièrement remplie par du bois flottant; des troupes nombreuses de cygnes, d'oies, de canards, couvraient sa surface; des castors couraient le long de ses bords. La crainte d'être entendu des Indiens empêcha de tirer des coups de fusil. Ce lac est par 54° 24' de latitude nord, et 121° de longitude

ouest. Mackenzie le considère comme la source la plus haute et la plus méridionale de l'Ondjigah.

Les voyageurs débarquèrent à l'extrémité du lac, suivirent un sentier long de huit cent dix-sept pas en traversant une chaîne de collines peu élevées, et arrivèrent sur les bords d'un autre petit lac. L'on voit de chaque côté de ce col, large d'un quart de mille, des rochers escarpés et bordés de précipices affreux. A droite deux ruisseaux, tombant du haut des rochers, vont se perdre dans le premier lac; deux autres ruisseaux qui prennent leur source du côté opposé, se jettent dans le second. C'est le point le plus haut de ces montagnes, il en partage les eaux; sur leurs rives croissaient des saules et des broussailles, et le long du chemin, des sapins et des trembles. Les Indiens y avaient laissé de vieux canots, et des paniers suspendus à des arbres. Mackenzie y prit un filet, des hameçons et d'autres objets, et mit à la place des briquets, des alènes et des grains de verroterie.

En entrant dans le second lac, on suivit le courant jusqu'à un portage long de cent soixante-quinze pas; enfin on se rembarqua sur un troisième lac, duquel sortait une rivière étroite, peu profonde, et encombrée de bois flotté; bientôt elle devint plus forte, de nombreux ruisseaux dont l'eau était froide comme la glace, la gros-

sissaient; on gagna ensuite par terre un quatrième petit lac, et l'on entra dans une autre rivière très-rapide. Le temps était nébuleux et gris; les voyageurs obligés de se mettre fréquemment dans l'eau extrêmement froide, en sortaient tout transis; le soir ils étaient presque engourdis. Le 13 le canot qui avait déjà touché plusieurs fois sur des cailloux, des écueils et des troncs d'arbres, et souffert de grands dommages, fut emporté par la rapidité du courant contre les rochers d'une cataracte qui le percèrent, et enlevèrent à l'exception d'une seule, toutes les barres qui le soutenaient.

« Sans cet accident, dit Mackenzie, le canot aurait infailliblement chaviré; il s'ouvrit seulement, nous sautâmes dans l'eau; c'était pour la seconde fois, et nous le tînmes ferme en le suivant, mouvement qui nous préserva d'être jetés contre les rochers; enfin, après bien des efforts, nous atteignîmes des bancs de gravier et une petite anse. Nous pûmes nous y arrêter; il en était temps, car nos forces épuisées ne nous auraient pas permis de continuer à soutenir le canot, heureusement son poids le fit toucher sur des pierres. Les Indiens, au lieu de chercher à nous aider dans notre déplorable situation, s'assirent et donnèrent un libre cours à leurs larmes.

« Je restai dans l'eau jusqu'à ce que l'on eut

retiré du canot, les marchandises que nous avons sauvées. Nous reconnûmes que nous avions fait une bien grande perte; une partie de nos hardes et toutes nos balles de fusil avaient péri. Cependant nous nous estimions fort heureux d'avoir la vie sauve. Aucun de nous ne fut dangereusement blessé, quoiqu'un homme eut été jeté à terre par une branche d'arbre, qui après s'être courbée, s'était relevée avec violence. »

Tous les effets furent étendus sur le rivage pour qu'ils pussent sécher. Par bonheur l'eau n'avait pas pénétré la poudre, et aucun des instrumens de Mackenzie n'était perdu. Ses compagnons revenus de leur accès de frayeur, ne furent pas fâchés du naufrage, parce qu'ils espéraient qu'il allait mettre un terme à l'expédition. Mackenzie écouta tranquillement leurs réflexions, et quand un bon repas et quelques coups de rum eurent dissipé leur terreur; il leur parla ainsi : « Mes amis, rendons grâces à la Providence qui nous a conservé la vie, et montrons-nous reconnaissans en déployant du courage. Il n'est pas impossible de naviguer sur cette rivière; notre naufrage ne vient que de ce que nous ne la connaissions pas encore; cette épreuve nous met à même de continuer notre voyage avec bien plus de sécurité. Je n'ai jamais cherché à vous tromper; avant de vous engager à m'ac-

« compagner, je vous ai exposé les fatigues et les dangers que nous devons braver. Songez à l'honneur de surmonter ces obstacles, et à la honte dont vous vous couvririez si vous rebroussiez chemin avant d'avoir atteint le but que vous vous étiez proposé. Les Canadiens sont constans dans leurs desseins, intrépides, courageux; je compte que dans cette occasion, je retrouverai en vous les vertus dont vos compatriotes se vantent. Nous avons perdu nos balles de plomb; mais nous en pouvons faire d'autres avec le métal qui nous reste. J'avoue qu'il est difficile de bien réparer le canot; cependant je compte assez sur notre adresse et sur nos efforts réunis, pour croire que nous le mettrons en assez bon état pour qu'il nous porte jusqu'à l'endroit où nous pourrions trouver de l'écorce et en construire un autre. » Ce discours produisit l'effet que je désirais. Mes gens déclarèrent un animement qu'ils me suivraient partout. »

Chacun fit part des ses idées sur le meilleur parti à prendre dans la conjoncture actuelle. Tous les Canadiens pensaient qu'il fallait abandonner le canot brisé, et charrier tout le bagage sur les bords d'une rivière qui, selon le guide, n'était qu'à une petite distance et entourée de bois où l'on trouverait beaucoup d'écorce. « Ce projet n'offrait pas, dit Mackenzie, la certitude de succès